

Stadaconé **Lieu de « demourance » de Donnacona**

Michel Plourde

Number 93, June 2008

Québec 400 ans : histoire et lieux de mémoire

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/6886ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (print)

1923-0923 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Plourde, M. (2008). Stadaconé : lieu de « demourance » de Donnacona.
Cap-aux-Diamants, (93), 11–14.

STADACONÉ

LIEU DE « DEMOURANCE » DE DONNACONA

PAR MICHEL PLOURDE

« (...) y a un affourcq d'eau le quel est fort beau et délectable pour mectre navires où [...] y a une terre double de bonne haulteur toute labourée aussi bonne terre que jamais homme vyd et là est la ville et demourance de Donnacona [...] laquelle demourance se nomme Stadaconé [...] soubz laquelle haulte terre vers le nort est la rivièrre et hable de Sainte Croix ».

Cette description du milieu dans lequel se situe Stadaconé, une bourgade iroquoise comptant entre 500 et 800 personnes, est de la plume de Jacques Cartier alors qu'il naviguait dans le secteur de l'embouchure de la rivière Saint-Charles, en septembre 1535. Il s'agit, en fait, de l'unique témoignage écrit relatant l'existence de cette agglomération amérindienne dont la localisation exacte demeure énigmatique.

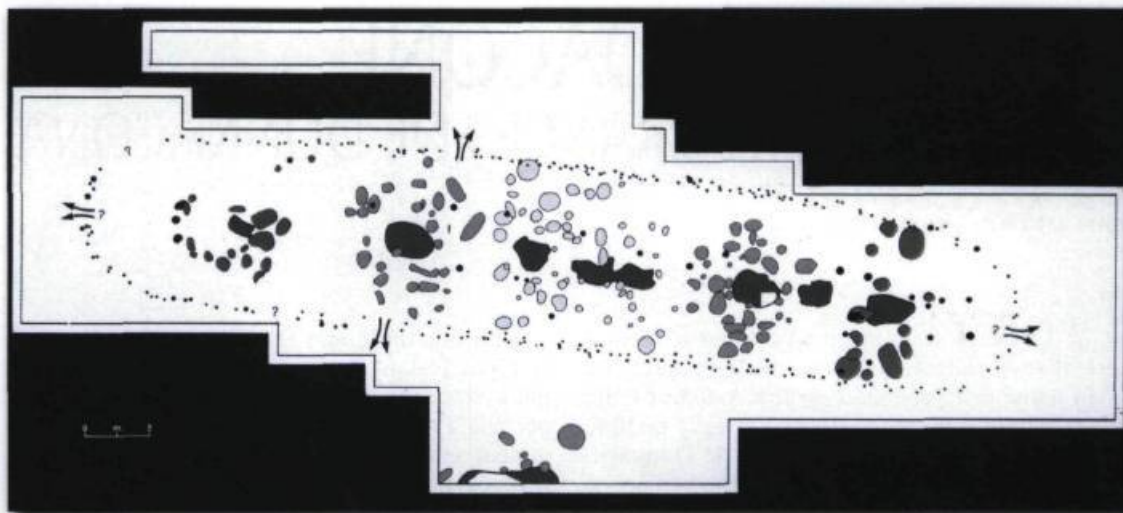
À l'arrivée des premiers Européens dans le Saint-Laurent au milieu du XVI^e siècle, Stadaconé était certes la plus peuplée parmi un ensemble de sept bourgades comprises entre l'île aux Coudres, au nord, et Portneuf, au sud. Celles-ci composaient en quelque sorte une province iroquoise nommée « Canada » et où les villages non palissadés d'Ajoaste, de Startanam, de Tailla, de Sitadin, de Stadaconé, de Tequenonday et d'Achelacy étaient alignés le long de la rive nord du fleuve Saint-Laurent. L'archéologie nous apprend que les Iroquoiens de la province de Canada logeaient dans des maisons-longues dont la dimension moyenne pouvait atteindre 25 à 30 mètres de longueur sur 6 mètres de largeur et qui accueillait jusqu'à neuf familles nucléaires, soit une quarantaine de personnes.

La population de Stadaconé aurait pu alors se répartir dans une vingtaine de maisons occupant chacune quelque 120 mètres carrés de superficie. En sachant que les maisons iroquoiennes étaient assez rapprochées les unes des autres, la superficie minimale couverte par le village de Stadaconé aurait pu être de l'ordre de 5 000 mètres carrés, c'est-à-dire 0,5 hectare, ce qui correspond à deux pâtés de maisons des quartiers Saint-Roch ou Saint-Sauveur. Il s'agit somme toute d'une surface plutôt restreinte, à l'échelle d'une ville comme Québec, mais relativement vaste... pour un archéologue québécois, d'autant plus que les planchers des maisons-longues devaient avoir conservé la trace de milliers de fragments de poterie, tout comme celle d'une bonne centaine de foyers domestiques, de pieux et autant, sinon plus de fosses d'entreposage. Les restes culinaires carbonisés devaient faire état d'une diète inclusive où l'on retrouvait des mammifères terrestres, des poissons, des denrées cultivées, et même du phoque capturé dans l'estuaire du Saint-Laurent au printemps. Il faudrait également s'attendre à y trouver quelques objets de fabrication européenne obtenus lors d'échanges conclus avec les marins de Jacques Cartier.

Reconstitution de deux maisons-longues des Iroquoiens du Saint-Laurent. Photo Michel Cadieux. (Centre d'interprétation du site archéologique Droulers/Tsionhiakwatha).



Plan interprétatif de la maison-longue de Lanoraie dans lequel les fosses, de couleurs contrastées, ont été regroupées autour des aires de combustion. (Clermont, Norman, Claude Chapdelaine et Georges Barré. « Le site iroquoien de Lanoraie : témoignage d'une maison-longue ». Montréal, Recherches amérindiennes au Québec, 1983, 203 p. (Collection Signe des Amériques n° 3).



Mais où se trouve donc Stadaconé, ce lieu d'établissement majeur, ce lieu de mémoire encore enfoui dans le sol? Historiens et archéologues s'y intéressent depuis déjà plus d'un siècle et au moins quatre localisations ont été proposées à ce jour. Si les chercheurs actifs au XIX^e siècle ou au cours de la première moitié du XX^e siècle situaient Stadaconé en altitude, soit le long du coteau Sainte-Geneviève ou même à la hauteur du Château Frontenac et du parc des Champs-de-Bataille, les archéologues contemporains misent davantage sur des emplacements conformes au schéma d'établissement des Iroquoiens préhistoriques. En effet, les sites archéologiques nous enseignent qu'aux XV^e et XVI^e siècles, les Amérindiens vivant dans la vallée du Saint-Laurent installaient généralement leurs villages sur des emplacements favorables à la culture du maïs, des fèves et de la courge, et de préférence, le long d'une rivière ou d'un ruisseau assurant un approvisionnement direct en eau. Des surfaces boisées, inondées par des barrages de castor étaient également recherchées, car on y trouvait une quantité importante d'arbres morts, encore debout et pouvant servir dans la construction des charpentes de maisons-longues.

À la lumière de ces données, il devient alors intéressant de remettre en perspective les descriptions de Cartier et peut-être de décoder certaines perceptions. Celui-ci décrit le paysage de Stadaconé comme une « terre double de bonne hauteur ». Le qualificatif « double » fait-il alors référence aux deux versants de la rivière Saint-Charles ou

aux deux paliers situés du côté sud de la rivière, soit ceux de la basse et de la haute-ville de Québec? Nous favoriserons ici la première hypothèse, puisque le versant nord de la colline de Québec ne présente pas deux paliers à surface horizontale, sur lesquels les Iroquoiens avaient l'habitude de s'installer et que la haute-ville ne comptait probablement pas de cours d'eau capable d'alimenter une communauté de 800 personnes.

Quant à la bonne hauteur, certains chercheurs y ont vu le sommet du cap Diamant. Or, pour un navigateur dont la lecture de la topographie se fait quotidiennement à partir du pont de son navire, donc proche du niveau de l'eau, toute terre qui se situe en retrait des marées ou des crues les plus fortes pourrait effectivement être qualifiée de bonne hauteur, c'est-à-dire d'une hauteur assez « bonne » pour s'y implanter. Dans la même veine, remarquons que Jean-François de La Rocque de Roberval situe le fort Charlesbourg-Royal construit par Cartier à l'été 1541 sur une... « haute montagne ». Pourtant, ce promontoire situé à l'embouchure de la rivière Cap-Rouge et sur lequel une équipe d'archéologues mène d'ailleurs des recherches depuis 2006 ne se trouve qu'à 35 m d'altitude. Comme Stadaconé n'est pas « sus vne montaigne », on peut alors envisager logiquement une localisation sous ce seuil.

Or, du côté droit (sud) de la Saint-Charles, les surfaces favorables à l'installation d'une bourgade amérindienne se concentrent à moins de 15 m d'altitude, soit dans la zone de distribution des dépôts alluvionnaires – la dépression de Cap-Rouge/Limoilou – qui offre d'ailleurs les sols les plus propices à l'agriculture et qui s'étendent à l'ouest de l'actuelle gare du Palais. Cartier mentionne justement que la terre est « toute labourée » et qu'autour, il y a « aussi bonne terre qu'il soit possible et bien fructiférante plaine de beaulx arbres de la nature et sorte de France, savoir chaisnes, hourmes, frennes, noyers, pruniers yfz seddrez, vignes, aubespines qui portent fruit aussi gros que prunes de Damas et aultres arbres soubz lesquels croist de aussi bon chanvre que celluy de

Emplacements potentiels de Stadaconé (Fond de carte : Google Maps).



France lequel vient sans semance ny labour ». Il est ainsi peu probable que les hauteurs de l'actuelle ville de Québec aient été cultivées à grande échelle, car les sols y sont minces et déposés sur la roche en place, et ainsi moins bien drainés.

Une autre phrase de Jacques Cartier nous rapproche d'une localisation potentielle de Stadaconé. Il affirme ainsi : « moys le dit cappitaine avecques les gentilzhommes acompaignez de cinquante compaignons bien en ordre allèrent veoyr ledict Donnacona et son peuple, qui est distant du lieu où estoient noz navires de demye lieue et se nomme leur demourance Stadaconé. Et nous arrivez audit lieu vindrent les habitans au devant de nous loing de leur maisons d'un gect de pierre ou mieulx... ». Malheureusement, on ignore si ce déplacement s'est fait le long de la Saint-Charles, mais on sait cependant que l'endroit où mouillèrent les navires de Jacques Cartier était situé à la confluence du ruisseau Lairet et de la Saint-Charles, à l'emplacement actuel du parc Cartier-Brébeuf. Si la lieue de Cartier correspond à l'ancienne lieue de Paris d'avant 1674 (3,248 km), la « demye lieue » séparant Stadaconé et le ruisseau Lairet devrait mesurer 1,6 kilomètre. En considérant que la bourgade iroquoienne se soit trouvée non loin de la rivière Saint-Charles (à un jet de pierre...), il faudrait alors s'arrêter à la hauteur de ce qui est aujourd'hui la rue Marie-de-l'Incarnation. Sinon, il faut suivre la trajectoire d'un arc de cercle débutant à l'est, vis-à-vis des bretelles de l'autoroute Dufferin-Montmorency, passant par l'intersection des boulevards Charest et Langelier et se terminant à l'ouest, rue Marie-de-l'Incarnation.

Toutefois si la mesure est celle de la lieue française (4,91 km), la distance grimpe à 2,5 kilomètres. Les zones localisées à moins de 15 m d'altitude sont alors limitées à un arc de cercle liant le coin sud-est du parc industriel Saint-Malo (intersection du boulevard Charest et de la rue de Verdun) et la section centrale du cimetière Saint-Charles (au nord de la rue Saint-Vallier Ouest, entre les rues Gamelin et de l'Armée).

Si, en raison de la forte urbanisation des abords de la rivière Saint-Charles, la probabilité de retracer LE Stadaconé vu par Cartier demeure somme toute assez faible, l'existence « d'autres » Stadaconés permet d'entrevoir une découverte majeure qui, sans être aussi spectaculaire, aurait le mérite d'être tout aussi instructive, notamment sur leur mode de vie et sur la nature possible de leur désertion de la vallée du Saint-Laurent peu après le retour de Jacques Cartier dans sa terre natale. En voici l'explication : la détérioration des habitations, l'épuisement des landes boisées d'où l'on tirait le combustible pour le feu et les infestations des réserves de nourriture par les rongeurs sont des raisons parmi tant d'autres qui imposaient une relocalisation du village tous les quinze ou vingt ans. Et puisqu'une période de jachère d'une cinquantaine d'années était nécessaire pour que des sols cultivés puissent se régénérer naturel-



lement, il fallait déplacer un village quatre à cinq fois avant de revenir sur les lieux d'un ancien établissement. N'est-ce pas justement ce qu'observe Cartier lorsqu'il affirme que la vallée de la rivière Saint-Charles est « ... toute labourée... »? Ainsi, en estimant que, dans la région de Québec, l'agriculture a été adoptée vers le début du XIV^e siècle, les Stadaconéens durent déplacer leur village au moins douze fois, pendant l'épisode 1300-1535 de notre ère. Voilà donc une douzaine de chances de retracer une bourgade iroquoienne de la taille de Stadaconé.

À la lumière de ces considérations, nous proposons des emplacements sensiblement différents de ceux avancés antérieurement pour localiser Stadaconé :

- sur la rive droite (sud) de la rivière Saint-Charles, selon les dires de Jacques Cartier, et la rive gauche si l'on veut inclure la perspective d'une découverte des villages ancêtres de Stadaconé;
- sur les surfaces inférieures à 15 m d'altitude qui s'avèrent les plus propices pour accueillir un village d'agriculteurs, en raison de leur topographie relativement plane et de leurs sols arables et bien drainés;
- dans les secteurs situés vis-à-vis de la rue Marie-de-l'Incarnation et du secteur du cimetière Saint-Charles longé par la rue Saint-Vallier Ouest, entre les rues Gamelin et de l'Armée, pourvu que Stadaconé ait été implanté en bordure de la rivière Saint-Charles;
- sur les surfaces localisées dans un rayon de 1,6 km ou de 2,5 km du parc Cartier-Brébeuf, et ce, dans la perspective d'une implantation en

■ Tessons de céramique iroquoiens. Photo M. Plourde / Infographie J. Beardsell.

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC

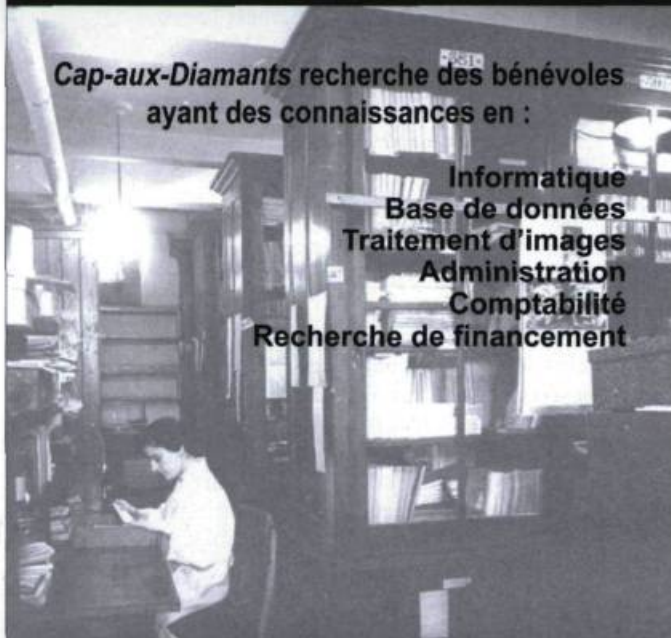
CAP-AUX DIAMANTS



Du temps de libre ?

**Cap-aux-Diamants recherche des bénévoles
ayant des connaissances en :**

**Informatique
Base de données
Traitement d'images
Administration
Comptabilité
Recherche de financement**



Cap-aux-Diamants
Petit Séminaire de Québec
Vieux-Québec
Téléphone : 656-5040
Courriel : revue.cap-aux-diamants@hst.ulaval.ca

retrait de la rivière Saint-Charles. Dans ce cas, la proximité d'un ruisseau représente un critère non négligeable et les cartes anciennes permettent de les identifier. ♣

Michel Plourde est archéologue.

L'auteur tient à remercier Daniel Simoneau, archéologue à la ville de Québec, pour ses commentaires sur la version préliminaire.

Pour en savoir plus :

Michel Bideaux. *Jacques Cartier. Relations*. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1986, 504 p.

Claude Chapdelaine. *Le site Mandeville à Tracy. Variabilité culturelle des Iroquoiens du Saint-Laurent*. Montréal, Recherches amérindiennes au Québec, 1999 (Coll. « Signe des Amériques » 7).

« La transhumance et les Iroquoiens du Saint-Laurent ». *Recherches amérindiennes au Québec*, vol. 23, (n° 4), 1993, p. 23-38.

« The Sedentarization of Prehistoric Iroquoiens : A Slow or Rapid Transformation? », *Journal of Anthropological Archaeology*, (12), 1993, p. 173-209.

« L'espace économique des Iroquoiens de la région de Québec. Un modèle pour l'emplacement des villages semi-permanents dans les basses terres du cap Tourmente ». In R. Tremblay (sous la direction de), *L'éveilleur et l'ambassadeur. Essais archéologiques et ethnohistoriques en hommage à Charles A. Martijn*. Montréal, Recherches amérindiennes au Québec, 1998 (Coll. « Paléo-Québec », 27), p. 81-89.

Norman Clermont, Claude Chapdelaine. *La rencontre de deux mondes : le premier hivernement des Européens chez les Iroquoiens de la province du Canada*, Parcs Canada, rapport inédit, 1983, 122 p.

Norman Clermont, Claude Chapdelaine et Georges Barré. *Le site iroquoien de Lanoraie : témoignage d'une maison-longue*. Montréal, Recherches amérindiennes au Québec, 1983 (Coll. « Signe des Amériques » 3).

Bernard G. Hoffman. *Cabot to Cartier. Sources for a Historical Ethnography of Northeastern North America 1497-1550*. University of Toronto Press, 1961, 288 p.

Charles A. Martijn. « The Fort 'Des Hiroquois' of Father Sagard ». In J. F. Pendergast et C. Chapdelaine (éd.), *Essays in St. Lawrence Iroquoian Archaeology. Occasional Papers in Northeastern Archaeology* 8, Copetown Press, Dundas, Ontario, 1993, p. 139-161.

Alain Painchaud. *Paléogéographie de la Pointe de Québec (Place-Royale)*. Québec, Ministère de la Culture, 1982. (Coll. « Patrimoines », dossier n° 83).

Roland Tremblay. *Les Iroquoiens du Saint-Laurent, peuple du maïs*. Montréal, Les Éditions de l'Homme, Pointe-à-Callière, musée d'archéologie et d'histoire de Montréal, 2006, 140 p.

Raymonde Litalien et Denis Vaugeois. *Champlain, naissance de l'Amérique française*. Québec, Éditions Septentrion, 2004, 397 p.